



**Cipango**

Cahiers d'études japonaises

Hors-série | 2008

Autour du *Genji monogatari*

---

*Le Dit du Genji, de Murasaki-shikibu, illustré par la peinture traditionnelle japonaise du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, traduit du japonais par René Sieffert, préface de Sano Midori, direction scientifique, commentaire des œuvres et introduction par Estelle Leggeri-Bauer*

Michel Vieillard-Baron

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cipango/612>

DOI : [10.4000/cipango.612](https://doi.org/10.4000/cipango.612)

ISSN : 2260-7706

**Éditeur**

INALCO

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 416-421

ISBN : 978-2-85831-170-5

ISSN : 1164-5857

**Référence électronique**

Michel Vieillard-Baron, « *Le Dit du Genji, de Murasaki-shikibu, illustré par la peinture traditionnelle japonaise du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, traduit du japonais par René Sieffert, préface de Sano Midori, direction scientifique, commentaire des œuvres et introduction par Estelle Leggeri-Bauer », *Cipango* [En ligne], Hors-série | 2008, mis en ligne le 04 mars 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/612> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cipango.612>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.



Cipango – Cahiers d'études japonaises est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

*Le Dit du Genji, de Murasaki-shikibu,*  
*illustré par la peinture traditionnelle*  
*japonaise du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, traduit*  
du japonais par René Sieffert,  
préface de Sano Midori, direction  
scientifique, commentaire des  
œuvres et introduction par Estelle  
Leggeri-Bauer

Michel Vieillard-Baron

---

## RÉFÉRENCE

*Le Dit du Genji, de Murasaki-shikibu, illustré par la peinture traditionnelle japonaise du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, traduit du japonais par René Sieffert, préface de Sano Midori, direction scientifique, commentaire des œuvres et introduction par Estelle Leggeri-Bauer, Éditions Diane de Selliers, 2007, 1256 pages reliées en trois volumes sous coffret, 520 illustrations, À la découverte du « Dit du Genji », livret d'accompagnement, 64 pages. ISBN 978-2-903656-37-9*

- 1 Les éditions Diane de Selliers viennent de publier le *Genji monogatari* dans la traduction intégrale de René Sieffert parue pour la première fois aux Publications Orientalistes de France en 1988. Cependant, conformément aux autres publications de Diane de Selliers, la traduction est cette fois illustrée d'une somptueuse iconographie. L'apport fondamental de cette nouvelle édition réside précisément dans la richesse et la qualité

de l'iconographie. La préface est due à Sano Midori, éminente spécialiste de peinture japonaise classique, qui a participé au colloque Genji organisé par Sumie Terada en 2006. La sélection et le commentaire des 520 illustrations – ainsi que la rédaction de l'introduction – ont été confiés à notre collègue Estelle Leggeri-Bauer, spécialiste d'histoire de l'art du Japon classique, et plus particulièrement des peintures narratives, aussi avons-nous souhaité lui poser de manière informelle quelques questions sur la manière dont elle a procédé pour mener à bien ce travail colossal qui l'a occupée pendant six ans.

**MVB :** Peux-tu nous décrire les caractéristiques de ce livre ?

**ELB :** Ce livre comprend le texte du roman, traduit par René Sieffert, illustré par plus de 500 peintures, la plupart des *genji-e* (illustrations du *Genji monogatari*), qui sont chacune accompagnées d'un commentaire. L'originalité principale de ce livre est de combiner le texte intégral du roman et un nombre aussi important d'illustrations. L'autre originalité est que nous n'avons pas hésité à présenter plusieurs illustrations pour un même passage du roman. Il ne s'agissait donc pas seulement d'éclairer le texte par son équivalent visuel, mais aussi de montrer qu'il avait suscité des interprétations différentes ou ressemblantes, de définir des constantes et des évolutions. Cette édition comprend aussi un livret réalisé par la maison d'édition, avec le résumé des 54 chapitres, des arbres généalogiques, des biographies des principaux personnages et d'autres informations précieuses pour le lecteur perdu.

**MVB :** En quoi a consisté ton travail ?

**ELB :** L'essentiel de mon travail a consisté, au départ, à identifier les passages illustrés et, simultanément, à réunir le plus grand nombre de peintures sous la forme de reproductions. Pour des raisons de choix éditorial, les objets d'art ont d'emblée été écartés et, pour ma part, j'ai exclu les estampes. Avec Diane de Selliers, dès 2001, date à laquelle j'ai pris part à ce projet, nous sommes tombées d'accord sur l'idée de présenter des peintures relevant de la tradition aulique, parfois connue sous le nom de *yamato-e*, exécutées entre le XII<sup>e</sup> siècle et la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, il semble qu'il y ait eu peu d'innovation iconographique.

**MVB :** Concrètement, comment as-tu établi ton corpus d'images ?

**ELB :** Pour l'essentiel, je me suis appuyée sur les travaux japonais. Plusieurs ouvrages et articles de synthèse proposent des tableaux de concordance entre d'une part, les passages du roman qui ont donné lieu à des illustrations et, d'autre part, les peintures. Ces tableaux recensent entre 200 et 350 passages illustrés et, pour chacun d'entre eux, ils précisent dans quel album ou sur quel paravent figure sa ou ses illustrations. Par l'entremise de la maison d'édition, des contacts directs ont également été pris avec des maisons d'éditions japonaises, des musées et des monastères et nous sommes allées sur place, au Japon, aux États-Unis et à Dublin, pour voir les œuvres et, lorsque c'était possible, prendre des photos. Pour rester dans les chiffres, nous avons réuni ainsi environ 2500 images sous forme de photocopies annotées par mes soins.

**MVB :** S'agit-il d'un recensement exhaustif ?

**ELB :** Non. Il aurait été possible d'aller plus loin, mais il faut savoir s'arrêter ! Akiyama Terukazu, l'un des plus éminents spécialistes des *genji-e*, et aussi le premier à les avoir considérées comme un genre iconographique à part, n'hésite pas à comparer l'importance de cette tradition, née à l'époque de Heian et qui a perduré

jusqu'à l'époque moderne (si l'on ne tient pas compte des œuvres cinématographiques ou des manga), à la mythologie grecque et romaine et aux illustrations de l'Ancien et du Nouveau Testament. J'en suis arrivée à penser qu'il n'avait peut-être pas tort !

D'un point de vue scientifique, je pense que le seul manque important, pour la période traitée, sont les œuvres de peintres amateurs de l'époque de Muromachi, des dessins au trait (*hakubyō*), parfois très naïfs, et qui ont encore été peu étudiés.

**MVB** : Sur quels critères les 520 images ont-elles été sélectionnées ?

**ELB** : Diane de Selliers m'avait demandé de réunir des peintures « belles » et « inédites » et, par ailleurs, de faire en sorte que le roman soit illustré régulièrement. La sélection finale s'est déroulée collectivement, avec plusieurs personnes de la maison d'édition dont le maquettiste, Richard Medioni. Mon rôle a consisté à préciser l'importance des œuvres sur le plan de l'histoire de l'art et sur le plan de l'iconographie en montrant leur originalité ou leur intérêt. Nous avons d'abord privilégié les œuvres de l'atelier des Tosa, qui représentent l'orthodoxie en la matière, mais qui, contrairement à certaines idées reçues, ne se sont pas de simples répétitions des modèles hérités. C'est l'une des découvertes de ce livre : la variété des iconographies et le fait que les peintres font preuve d'imagination. Afin de donner une unité à l'ouvrage, nous présentons deux œuvres dans leur intégralité, qui servent de fil conducteur : un album conservé à Harvard et un autre, au musée Kubosō. L'album de Harvard répondait aux critères d'originalité car il n'a été redécouvert que récemment, dans les années 1990, et avait jusqu'à présent été publié seulement en noir et blanc dans la revue *Kokka*. Il s'agit de plus de l'œuvre complète la plus ancienne qui ait subsisté, avec un « pedigree » irréprochable, car elle est de la main de Tosa Mitsunobu, le responsable de l'atelier de peintures (*edokoro azukari*) autour de 1500. C'est une œuvre très intéressante d'un point de vue iconographique, notamment par ses liens avec la poésie. La série du musée Kubosō est un peu mieux connue et très belle par son foisonnement. Elle marque le début du renouveau des *genji-e* au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais nous avons aussi essayé d'ouvrir la sélection à d'autres courants picturaux moins classiques comme l'école d'Iwasa Matabei. Enfin, pour illustrer les passages délaissés par les peintres orthodoxes, notamment les moments de maladie ou de mort, considérés comme peu auspicioseux, nous nous sommes tournés vers un album conservé au monastère Ishiyama, dont les peintures au lavis d'encre sont dans un style très différent des œuvres habituelles, et nous avons également puisé dans un manuscrit à peintures conservé à la Chester Beatty Library. Les illustrations qui y figurent sont de facture naïve, mais elles sont très intéressantes par leur originalité et témoignent bien de la diffusion du roman au XVII<sup>e</sup> siècle, notamment grâce aux éditions imprimées. Elles ont en effet été faites d'après des gravures de Yamamoto Shunshō, un maître de *makie*, poètes à ses heures, élève de Matsunaga Teitoku et Kinoshita Chōshōshi, et qui a publié en 1654 un *Dit du Genji illustré*, *Eiri Genji monogatari*.

**MVB** : Quels principes ont guidé la rédaction des commentaires des peintures ?

**ELB** : J'ai rédigé les commentaires au fur et à mesure qu'avancait la maquette. Je suis partie de l'idée qu'ils devaient répondre à trois exigences : situer le passage du roman illustré par l'image, décrire l'image et éviter d'ennuyer le lecteur en étant redondants ou répétitifs. L'accent est parfois mis sur le roman lui-même, par exemple, les raisons qui ont poussé les personnages à agir (les relations de pouvoir au sein de la cour), ou

les articulations du récit qui ne sont pas toujours compréhensibles pour un lecteur non averti. Certaines explications éclairent le contexte historique et culturel et sont directement inspirées par les peintures : cérémonies bouddhiques ou auliques, *waka* chantés par les personnages, dont les motifs d'inspiration (les plantes du jardin, les oiseaux) figurent dans l'image. L'analyse des images proprement dite peut être une description classique en histoire de l'art et aborder la composition, les motifs et leurs significations. Elle est aussi tout simplement l'occasion d'identifier les personnages et d'expliquer les raisons de cette identification en soulignant l'importance de leur position spatiale, de leur costume, du style employé pour les représenter, autant de facteurs essentiels dans la peinture narrative japonaise. J'ai aussi essayé de préciser quelles scènes étaient « classiques » et avaient suscité de nombreuses illustrations et lesquelles étaient plus rares.

**MVB :** Quels sont tes sentiments au terme de ce travail ?

**ELB :** Il faut savoir que jusque dans les années 1970, on s'intéressait surtout aux peintures classées Patrimoine national (*Kokuhō*), conservées dans les collections des musées Tokugawa et Gotō. Ces 19 peintures avaient un statut d'icônes de l'art japonais, du fait de leur ancienneté et parce que leurs textes d'accompagnement, *kotobagaki*, sont les manuscrits les plus anciens qui ont subsisté du *Genji monogatari*. La recherche a commencé à évoluer à la fin des années 1960 avec notamment les travaux d'Akiyama Terukazu. Il est le premier, à ma connaissance, à avoir publié un tableau de concordance entre le texte et les peintures, en 1976, dans la revue *Nihon no bijutsu*. Mais ce tableau ne comparait que six séries de peintures. Un ouvrage sous la direction d'Akiyama Ken et de Taguchi Eiichi, publié chez Gakken en 1988, en recensait quatre fois plus, essentiellement des œuvres du XVII<sup>e</sup> siècle. La publication en 1997 de l'œuvre de Harvard a permis de mieux comprendre l'importance des *genji-e* à l'époque de Muromachi. Avec la publication du fonds de la Chester Beatty Library de Dublin, en 2002, par le Kokubungaku kenkyū shiryōkan, les œuvres considérées comme mineures, notamment les peintures inspirées par les gravures de Yamamoto Shunshō ont fait leur apparition sur ces fameux tableaux de concordance. Cette édition en français fait ainsi la synthèse des travaux et découvertes japonaises de ces vingt dernières années, et leur rend un bel hommage par des reproductions de très haute qualité, parfois inédites même au Japon, qui permettent d'apprécier les peintures jusque dans leurs moindres détails. Je voudrais aussi insister sur le fait que nous présentons dans ce livre, un ensemble de rouleaux du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, que nous intitule « rouleaux des Jardins d'or » car c'est sous ce nom que certains d'entre eux ont été vendus à Paris, par la Galerie Jeannette Ostier, au milieu des années 1980. Cette œuvre somptueuse qui est dispersée dans plusieurs collections, a été à peu près ignorée au Japon jusqu'à présent. Or, il me semble que par un effet de retour, la publication dans ce livre est en train d'en susciter l'étude. Ce sera notre apport à la recherche dans le domaine des *genji-e*.

Il faut également préciser qu'au Japon et dans les pays occidentaux, les travaux sur les *genji-e* sont en train de quitter le domaine de la découverte des œuvres, de l'identification des scènes et des questions d'attribution. L'approche se renouvelle et la production de *genji-e* est à présent analysée dans des termes d'expression du pouvoir et de son autorité par la classe des guerriers qui cherche ainsi à s'approprier une œuvre typique de la période faste des nobles de Heian et dont le héros, Hikaru Genji, a atteint les sommets du pouvoir sans être lui-même un empereur.

Contrairement à certaines idées reçues, les *genji-e* ne sont pas que des « peintures pour jeunes filles de bonne famille ». Les deux séries de Harvard et de Kubosō sont intéressantes à cet égard car elles ont été commandées par des guerriers.

Pour terminer, je voudrais ajouter que je n'aurais pas pu me lancer dans ce travail si je n'avais pas suivi un séminaire sur les *genji-e* animé par Miya Tsugio, à l'université de Jissen, en 1993-94, et sans les encouragements de Chino Kaori, qui est à l'origine de la redécouverte de l'album de Harvard. Cet ouvrage est donc aussi pour moi une sorte d'hommage rendu à mes deux premiers maîtres, à présent disparus.